

L'HÉRITIÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

PAR

MM. SCRIBE ET G. DELAVIGNE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 20 décembre 1823.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

M. DE GOURVILLE........................ M. Ferville.
GUSTAVE, son neveu........................ M. Gonthier.
Mme DE MELVAL (Agathe), jeune veuve........ Mme Théodore.

Le théâtre représente un grand salon : le fond est occupé par une croisée qui s'ouvre. — A droite de l'acteur, une grande porte donnant sur les jardins, et conduisant à l'extérieur; sur le premier plan, la porte d'un cabinet. — A gauche, une porte qui conduit dans l'intérieur; et plus loin, vers le fond, la porte d'une chambre, qui est censée celle de Gustave. — Un piano au fond du théâtre. — Sur le devant, à gauche, une table.

SCÈNE I.

GOURVILLE, seul, assis auprès de la table*.

Neuf heures, et tout le monde dort encore, à ce qu'il paraît. C'est étonnant, comme on se lève de bonne heure à la campagne! il n'y a pas de mal, cela donne aux personnes diligentes le temps de réfléchir. Certainement c'est un grand malheur d'être riche, mais un plus grand encore d'être riche et garçon. On se persuade au premier coup d'œil que le célibat et la fortune vont vous procurer l'indépendance et la liberté, je le croyais aussi; Eh bien, pas du tout: on est astreint à une foule d'obligations, de devoirs, de convenances qui nous arrivent toujours par privilège. Une dame a-t-elle à faire des courses, des emplettes!... ah! je m'adresserai à M. de Gourville...

Air : A soixante ans.

Bien obligé, graces a leur méthode,
Mon revenu devient insuffisant;
   Car, pour mieux se mettre à la mode,
   Ces dames n'ont jamais d'argent.
Jeune, on peut bien se ruiner pour elles,
On a pour soi les dédommagements;
Or, un garçon qui passe cinquante ans,
Est bien encor le trésorier des belles;
Mais il n'a plus, hélas! d'appointements.

(Il se lève.) Ce ne serait rien encore; mais un homme riche et célibataire est exposé à des tribulations d'un ordre bien plus élevé. Par exemple, j'ai une belle fortune et un neveu qui n'a pas un sou de patrimoine; eh bien, tout le monde s'attend à me voir lui donner un établissement... tout le monde y compte, et lui-même le premier. J'ai quarante mille livres de rente, c'est vrai, mais c'est pour moi. Cependant, on est esclave de l'opinion, on est victime de la réputation de bonté et d'amabilité qu'on s'est acquise, et qu'on veut conserver. Comment faire?... Se marier serait peut-être le plus convenable. Si je me mariais, si j'épousais ici madame de Melval, la nièce de mon ami le commandeur, qui me la destinait... Bah! une jeune veuve qui n'aura peut-être que dix mille livres de rente dans la succession: ce n'est pas assez pour moi, qui en ai quarante! Je puis trouver mieux. Mais quand j'y pense, mon neveu!... mon neveu qui n'a rien, cela lui conviendrait à merveille.

Air de Préville et Taconnet.

Si je lui laisse une riche héritière
Qui m'appartient, et dont je ne veux point,
C'est, lui donnant une fortune entière,
Pour mon repos l'enchaîner en tout point:
Je puis alors songer au mariage,
   Je puis avoir plus d'un enfant
   Sans craindre qu'un neveu galant
Après ma mort prenne mon héritage,
   Et ma femme de mon vivant.

C'est décidé, je ferai ce mariage. La seule difficulté c'est d'y faire consentir mon neveu et madame de Melval, qui ne sont pas prévenus

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite. — Les changements de position dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages.

et qui ne se doutent de rien; mais mon neveu aime toutes les femmes; ainsi, il y aurait bien du malheur s'il allait une fois par hasard... Et quant à Agathe de Melval, elle a confiance en moi, et fera tout ce que je voudrai... Justement la voici.

SCÈNE II.

GOURVILLE; AGATHE, sortant de son appartement.

GOURVILLE.

Bonjour, mon aimable pupille; car maintenant je vous regarde comme telle.

AGATHE.

Je connais vos bontés pour moi, monsieur, et je sais tout ce que je vous dois.

GOURVILLE.

Jusqu'à présent, cependant, il me semble que c'est nous qui sommes vos débiteurs; j'étais parti avec mon neveu pour ma terre de Gourville, où tous les ans, aux vacances, il me fait l'honneur de venir chasser.

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Aux vacances peut-on mieux faire?
Se divertir est alors un devoir;
Mais en passant auprès de votre terre,
J'ai désiré m'arrêter pour vous voir.

AGATHE.

Quand loin d'ici le plaisir le réclame,
Pour moi monsieur s'en est privé.

GOURVILLE.

Vers le plaisir, oui, nous courions, madame,
Et nous restons où nous l'avons trouvé.

AGATHE.

Dites plutôt que vous restez par égard. Ne vous suis-je pas recommandée par votre vieil ami?

GOURVILLE.

Oui; car quoique je n'aie pas encore reçu les papiers de la succession, on assure que c'est moi qui suis nommé son exécuteur testamentaire.

AGATHE.

Rien n'est plus vrai!... il me l'a écrit, il y a quinze jours; et si je ne vous ai pas montré cette lettre, ce n'était pas manque de confiance en vous, mais c'était pour des raisons que je n'ose vous dire...

GOURVILLE.

Et que je devine. Il vous annonçait qu'il comptait vous laisser huit ou dix mille livres de rente; et en même temps, il vous engageait à me prendre pour conseil, pour tuteur et pour mari.

AGATHE.

C'est vrai!...

GOURVILLE.

Eh bien! que dites-vous de cette idée?

AGATHE.

Mais, monsieur, je ne sais comment vous répondre.

GOURVILLE, à part.

Ah mon Dieu! est-ce que, sans le vouloir, j'aurais eu l'imprudence de lui plaire? (Haut.) Il me semble cependant qu'il n'y a rien là-dedans qui doive vous troubler, à moins que vous n'ayez au fond du cœur quelque inclination.

AGATHE.

Oh! si ce n'est que cela, je puis vous répondre hardiment; car je suis bien sûre de n'aimer personne.

GOURVILLE.

Pas même moi.

AGATHE.

Non, monsieur.

GOURVILLE, riant.

L'aveu est naïf.

AGATHE.

Du moins il est sincère. Je n'ai jamais trompé personne; et je vous dirai avec la même franchise...

GOURVILLE.

Que vous me refusez?

AGATHE.

Non, monsieur. Je suis prête à me conformer en tout aux intentions de M. le commandeur, si toutefois c'étaient aussi les vôtres.

GOURVILLE.

Quoi!... madame...

AGATHE.

Je suis seule au monde, sans parents, sans amis; si j'en crois l'épreuve que j'ai déjà faite, j'ai peu de moyens de plaire, et de fixer un mari. S'il est jeune, il me trompera, et me rendra d'autant plus malheureuse que j'aurai peut-être la faiblesse de l'aimer. S'il est de votre âge, monsieur, ce sera un ami plus sûr et moins exigeant. Il me faut un guide, un appui : il sera le mien; et de mon côté, mes soins, ma tendresse, me tiendront peut-être lieu à ses yeux des qualités qui me manquent. Voilà mon plan; qu'en dites-vous?

GOURVILLE.

Je dis, madame, que vous êtes une femme charmante, et que vous méritiez d'être millionnaire. (A part.) Dieux! quel dommage! raisonner ainsi, et n'avoir que dix mille livres de rente! Allons, allons, il faut que mon neveu l'épouse, ou j'y perdrai mon nom. (Haut.) vous n'aimez donc pas les jeunes gens?

AGATHE.

Non, monsieur.

GOURVILLE.

Il en est cependant de fort aimables, ou du moins que l'on s'accorde à trouver tels. Que pensez-vous, par exemple, de mon compagnon de voyage... de Gustave, mon neveu?

AGATHE.

Mais... monsieur...

GOURVILLE.

Vous ne pouvez pas nier que ce ne soit un joli cavalier, un brave militaire, un caractère charmant.

AGATHE.

Sans doute. Mais je vous ai prévenu que je disais toujours la vérité, et je trouve...

GOURVILLE.

Vous trouvez...

AGATHE.

Je ne puis trop m'expliquer.

AIR : Ainsi que vous, mademoiselle.

Son esprit plaît ; mais il sait trop d'avance
Qu'avec plaisir chacun va l'écouter ;
Pour sa gaîté, pour son aisance,
C'est un homme qu'on peut citer :
Indiscret, frivole, agréable,
Sans rien sentir, toujours sûr de charmer ;
Enfin, monsieur, un homme aimable :
Voilà pourquoi je ne saurais l'aimer.

GOURVILLE.

Ah diable! mauvais début.

AGATHE.

Après cela... c'est peut-être ma faute.

GOURVILLE.

Non, non, c'est la sienne, et je ne sais comment vous faire un aveu... (A part.) Ma foi, rendons-le intéressant à ses yeux, ou jamais je n'en viendrai à bout. (Haut.) Apprenez donc, madame... mais sur-tout le plus grand mystère, car je trahis là un secret qui n'est pas le mien... apprenez que Gustave, mon neveu, vous adore.

AGATHE.

Moi ! que m'apprenez-vous là?

GOURVILLE.

L'exacte vérité. Jugez, après cela, si je peux penser à vous épouser; si je peux, de gaîté de cœur, faire le malheur d'un jeune homme estimable, qui n'a d'autre tort que de vous aimer comme un fou.

AGATHE.

Je n'en reviens pas! lui! M. Gustave... Depuis trois jours qu'il est ici, à peine ai je l'ai vu. Il passe toute la journée à la chasse.

GOURVILLE.

C'est que vous ne connaissez pas sa timidité, son caractère. Tenez, avant-hier dans le salon...

AGATHE.

Il n'y est apparu qu'un instant et a été se coucher.

GOURVILLE.

Oui, parcequ'il y avait du monde, et qu'il ne pouvait vous parler. Mais hier...

AGATHE.

Nous étions seuls.

GOURVILLE.

Eh bien?

AGATHE.

AIR : De la Robe et des Bottes.

Eh bien, il semblait à la gêne.

GOURVILLE.

Quand on aime, on devient tremblant.

AGATHE.

Il me dit quelques mots à peine

GOURVILLE.

Votre aspect est très imposant.

AGATHE.

Enfin, monsieur, dans la bergère
Il s'endormit...

GOURVILLE.

En vérité?...
Ah! c'est qu'il vous croit moins sevère
En songe qu'en réalité.

Et puis d'ailleurs vous vous êtes trompée, ce n'est pas possible.

AGATHE.

J'en suis certaine.

GOURVILLE.

Il faisait semblant; mais la vérité est que depuis trois jours je ne le reconnais plus. Il est triste, mélancolique...

AGATHE.

Je l'aurais cru, au contraire, d'un caractère fort gai.

GOURVILLE.

Oui, par moments, par intervalles ; mais dès qu'il est seul, il retombe. Moi, je puis vous assurer qu'il a maigri, qu'il est changé.

AGATHE.

Il serait vrai!

GOURVILLE.

Et ce n'est pas étonnant. Il n'a plus le cœur à rien; il ne boit ni ne mange.

GUSTAVE, en dehors.

Eh bien... le maître d'hôtel... le sommelier... personne n'est à son poste.

AGATHE.

Eh mon Dieu! c'est lui que j'entends.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; GUSTAVE, entrant par la porte à droite.

GUSTAVE.

Bonjour, madame; bonjour, mon cher oncle. Il paraît qu'on ne songe pas à déjeuner, car la salle à manger, que je viens de traverser, offre l'image d'une vaste solitude.

AGATHE *.

Nous avions fait hier, avec monsieur votre oncle, la partie d'aller déjeuner à une demi-lieue d'ici, près de la fontaine.

GOURVILLE.

Oui, un déjeuner dinatoire, sur les deux heures.

* Gourville, Agathe, Gustave.

GUSTAVE.

A deux heures? je n'irai jamais jusque là. (A Gourville qui lui fait des signes.) Vous avez beau hausser les épaules; vous, mon cher oncle, cela vous est égal, vous avez un sommeil parisien: vous vous levez à midi, et qui dort déjeune; mais moi, qui ai devancé l'aurore...

AGATHE.

Quoi! monsieur...

GUSTAVE.

Oui, madame, à quatre heures du matin je courais les champs.

GOURVILLE.

Je vous le disais bien, il ne dort plus.

GUSTAVE.

Il est vrai que c'est la faute de votre jardinier. Je lui avais dit de me réveiller entre six et sept, ce qui était raisonnable; et le matin, se rendant à l'ouvrage, il me crie en cognant à mes carreaux... Monsieur, dépêchez-vous, vous n'avez plus que deux heures à dormir. Le moyen de résister à une pareille attention! j'étais furieux, car jamais, je crois, je n'ai eu un si bon sommeil, et un plus joli rêve.

AGATHE.

Vous rêviez?

GUSTAVE.

Oui, madame.

GOURVILLE, à part.

A la bonne heure au moins.

GUSTAVE.

Air des Filles à marier.

Je me voyais sur le champ de bataille;
Autour de moi le combat s'engageait:
Un grand hussard et d'estoc et de taille
Avec audace me chargeait;
Mon sang coulait: la fureur me dévore,
Le bras tendu, droit sur mon étrier,
J'attaque en flanc le farouche guerrier;
J'allais frapper, et s'il existe encore,
Il doit la vie à votre jardinier.

Oui: il est venu m'enlever une victoire certaine... De rage, j'ai sauté sur mon fusil de chasse, qui était sous ma main...

AGATHE.

Ah mon Dieu!...

GUSTAVE.

Et à défaut de grenadiers ennemis, j'ai couché sur la poussière quatre perdreaux, un lièvre et un lapin ci-inclus, que j'ai l'honneur de vous offrir comme trophées de ma victoire.

(Il met sa carnassière sur la table et en tire le gibier.)

AGATHE, bas, à Gourville.

Rassurez-vous, j'avais raison, il est fort gai et fort aimable; mais pour amoureux, non.

GOURVILLE.

Vous avez tort, c'est une gaîté factice. Il est piqué contre vous, et il veut à son tour jouer l'indifférence.

GUSTAVE, montrant sa chasse.

Holà... hé! quelqu'un. (Un domestique paraît.) Par exemple, on ne dira pas que j'ai eu affaire à des conscrits; regardez-moi celui-ci, c'est le doyen.

Air: Un homme pour faire un tableau.

Voyez ces favoris épais
Sous lesquels se cachent ses lèvres;
C'est le *Nestor* de ces forêts,
C'est le patriarche des lièvres.
D'avoir pu le tuer vivant
Je me glorifierai sans cesse;
Car si je tardais d'un instant,
Il allait mourir de vieillesse.

Mais fût-il encore plus dur, si votre maître-d'hôtel veut le mettre en civet, dans une demi-heure il n'y paraîtra plus. (Remettant le gibier au domestique, qui l'emporte.) Car, vrai, je succombe; et vous, madame, qui êtes si bonne, si aimable, vous ne voudriez pas avoir ma mort à vous reprocher.

AGATHE.

Non, sans doute, et je vais donner des ordres...

GUSTAVE.

Ah! vous me rendez la vie...

(Il baise la main d'Agathe au moment où elle sort.)

SCÈNE IV.

GOURVILLE, GUSTAVE.

GOURVILLE, à part.

L'imbécile! il semble prendre plaisir à détruire tout ce que j'ai fait pour lui.

GUSTAVE, à part.

C'est une si bonne chose qu'un civet, quand il est bien fait! avec une sauce comme celle-là, on mangerait... son oncle. (A Gourville.) J'espère que vous me tiendrez compagnie.

GOURVILLE.

Ah çà, morbleu! je ne te conçois pas ce matin; tu fais exprès de ne penser qu'à manger.

GUSTAVE.

Eh parbleu! à quoi voulez-vous que pense un appétit de chasseur?

GOURVILLE.

Mais au moins tu aurais pu n'en pas parler à chaque instant. Et puis quelle conduite tiens-tu envers madame de Melval! une femme charmante, une maîtresse de maison qui nous reçoit à merveille: tu ne lui adresses jamais une parole aimable, pas un mot de galanterie.

GUSTAVE.

Tout-à-l'heure encore je lui ai baisé la main, et je lui ai adressé quelques phrases que je ne me rappelle plus, mais qui étaient bien persuasives.

GOURVILLE.

Parbleu! c'était pour lui demander à déjeuner.

GUSTAVE.

Eh! si on n'était pas éloquent dans ces mo-

ments-là, quand le serait-on? vous ne sentez pas comme moi, mon cher oncle...

GOURVILLE.

Encore! ah çà, voyons, est-ce que tu ne seras jamais raisonnable? parlons un peu sérieusement; ne serait-il pas temps de t'occuper de ton établissement?

GUSTAVE.

A quoi bon? n'êtes-vous pas là? je suis votre seul parent, vous avez quarante mille livres de rente; (voyant Gourville qui fait un geste.) je ne vous les demande pas, gardez-les le plus long-temps que vous pourrez. Seulement s'il se présente quelque bonne affaire, quelque entreprise, vous m'avancerez une centaine de mille francs, ce sera ma dot, et avec cela...

GOURVILLE.

Un instant! comme tu y vas, cent mille francs!

GUSTAVE.

Ça vous gêne-t-il! ne me les donnez pas, je n'y tiens point; je ne suis qu'un soldat, et quand j'aurais cent mille francs dans ma poche, ça n'empêcherait pas un boulet de canon de m'emporter. Ils en ont enlevé qui pesaient plus que moi.

GOURVILLE.

Ce n'est pas cela que je veux dire. Mais si, par exemple, il se présentait pour toi un mariage avantageux, parle-moi franchement, serais-tu disposé à te marier!

GUSTAVE.

Du tout. Je veux rester libre et indépendant. Je ferai comme vous, je mourrai garçon.

GOURVILLE, à part.

Allons, c'est comme un fait exprès... (Haut.) Cependant, toi qui aimes tant les dames, s'il s'en présentait une jeune et jolie, d'une taille charmante...

GUSTAVE.

Parbleu! si vous allez m'offrir la *Vénus de Médicis*... il est bien sûr...

GOURVILLE.

Non, ce ne serait là qu'une statue, et celle dont je veux te parler est animée par tout ce qu'il y a de bon et d'aimable. Je ne sais à qui te la comparer. Mais tiens, si par exemple elle ressemblait à madame de Melval, qu'en dirais-tu?

GUSTAVE.

Je dirais que je n'en veux pas.

GOURVILLE.

Parbleu! tu es bien difficile... Et pour quelle raison?

GUSTAVE.

Elle fait déjeuner trop tard.

GOURVILLE.

Encore!

GUSTAVE.

AIR : Ainsi que vous, mademoiselle.

J'en conviens, elle est fort jolie,
Et d'un caractère très bon;
Très forte sur la broderie,
Sur la morale et le boston;
Dans son ménage, active, vigilante,
Et des vertus... mais à n'en plus finir;
Enfin, mon oncle, une femme excellente :
Voilà pourquoi je ne puis la souffrir.

GOURVILLE, à part.

A merveille! ils se sont donné le mot, et il y a entre eux de la sympathie. (Haut.) Ah! tu ne l'aimes pas?

GUSTAVE.

Non, mon oncle.

GOURVILLE.

Eh bien, tu as grand tort; parceque si je te disais, si tu savais...

GUSTAVE.

Je vous devine : elle a du penchant pour moi, n'est-il pas vrai? eh bien, tant pis, je ne peux jamais aimer les femmes qui m'aiment; c'est toujours la même chose.

AIR de ma Tante Aurore.

On n'a plus ni plaisir, ni peine,
Quand les dénoûments sont prévus;
Les amours n'ont qu'une semaine
Dont tous les jours sont convenus.
Le *lundi* l'on voit une femme,
On fait l'aimable le *mardi*,
Le *mercredi* l'on peint sa flamme,
Elle vous répond le *jeudi*;
On est heureux le *vendredi*...
On se quitte le *samedi*;
Le *dimanche* tout est fini,
Pour recommencer le *lundi*.

Je n'en ai aimé qu'une dans ma vie, et pourquoi?... c'est qu'elle est partie le jeudi pour la Guadeloupe.

GOURVILLE, à part.

Dieu! j'allais tout gâter; changeons de batterie. (Haut.) Eh bien, mon ami, tu vas te trouver ici à merveille; et tu ne pouvais pas mieux tomber, car madame de Melval ne peut pas te souffrir.

GUSTAVE.

Qu'est-ce que vous me dites donc là?

GOURVILLE.

Elle m'en faisait l'aveu tout-à-l'heure. Elle te trouve brusque, peu galant, peu aimable, ne songeant qu'à la chasse ou à la table.

GUSTAVE.

Vraiment!

GOURVILLE.

Ce qui a bien une apparence de raison. Moi, tu entends bien que je te défendais. Je soutenais que je t'avais vu à Paris, dans les meilleures sociétés, briller par ton esprit, ton bon ton. Et comme elle avait l'air d'en douter, je me suis permis de lui raconter quelques unes des glorieuses aventures qu'on t'attribue dans le monde. Je sens que c'était indiscret; mais je tenais à la convaincre.

GUSTAVE.

Il n'y a pas de mal, mon oncle, il n'y a pas

de mal. Eh bien, qu'est-ce qu'elle a répondu?

GOURVILLE.

Qu'elle ne pouvait pas concevoir le goût de ces dames; et que si elle avait été à leur place, elle répondrait bien que pour elle... jamais...

GUSTAVE.

Ah! elle a dit cela!

GOURVILLE.

Et mille autres railleries plus piquantes encore; au point que je me suis mis en colère, et que je lui ai soutenu que malgré sa fierté, si tu voulais t'en donner la peine, je la verrais elle-même... n'est-ce pas?

GUSTAVE.

Oui, morbleu!

GOURVILLE.

Elle s'est contentée de sourire d'un air dédaigneux, en levant les épaules; et c'est dans ce moment-là que tu es arrivé. J'aurais voulu pour tout au monde que tu parusses à ses yeux avec tous tes avantages. Eh bien, pas du tout! Tu vas justement, par ta conduite et tes discours, lui donner encore gain de cause. Aussi tu as pu voir le petit air triomphant avec lequel elle nous a quittés. Voilà d'où venait ma colère; parce qu'enfin, je tiens à l'honneur de ma famille.

GUSTAVE.

Soyez tranquille, mon cher oncle, je vous réponds que nous serons bientôt vengés. Voulez-vous parier que dès demain elle m'aime?

GOURVILLE, d'un air de doute.

Oh! demain, tu me permettras de te dire...

GUSTAVE.

Eh bien, vous verrez.

GOURVILLE.

Je ne demande pas mieux, mon garçon. Je t'avertis seulement que tu auras de la peine. Ah çà, tu me tiendras au fait de tout ce qui arrivera.

GUSTAVE.

Parbleu! sans cela notre vengeance ne serait pas complète. Il faut que nous puissions rire à ses dépens.

GOURVILLE.

Sur-tout, prends l'air bien amoureux, bien sentimental; on ne triomphe des grandes vertus que par les grandes passions.

GUSTAVE.

Parbleu!... n'allez-vous pas m'apprendre ce qu'il faut faire?

GOURVILLE.

Non, mon ami, non; je n'ai pas tant d'esprit, tant d'adresse que toi; et je te laisse combiner ton plan d'attaque. (*A part.*) A merveille, les voilà aux prises, et ils ne feront maintenant que ce qu'il me plaira.

AIR du vaudeville de la Somnambule.

Allons, mon cher, il y va de ta gloire;
Point de scrupule, il faut soumettre un cœur,
Je fais ici des vœux pour la victoire,
Mais je rirai si tu n'es pas vainqueur.

GUSTAVE.

De mon adresse elle sera victime.

GOURVILLE.

Je te croirai quand tu triompheras.

GUSTAVE.

On est touchant quand on exprime
Le tendre amour que l'on n'éprouve pas.

(*Gourville sort.*)

SCÈNE V.

GUSTAVE, *seul.*

Ah! elle me défie; elle se moque de moi! Une petite provinciale qui ne doit sa tranquillité qu'à ma bonté d'âme et à ma clémence! car, jusqu'à présent, je n'ai seulement pas fait attention à elle; et franchement j'ignore pourquoi je l'ai épargnée; car, maintenant que j'y pense, elle n'est vraiment pas mal. De la tournure, une physionomie expressive et de la fierté! Ah! nous verrons; oui, morbleu, nous verrons. Seulement, comme le disait mon oncle, j'ai mal commencé. Depuis trois jours, ne m'être pas occupé d'elle; et tout-à-l'heure encore, ce déjeuner que j'ai demandé avec tant d'instances...

AIR des Amazones.

C'est une faute : on doit aux yeux des belles
Paraître toujours assidu;
En amour il faut auprès d'elles
Souvent placer à fonds perdu :
Oui, par une prudence extrême,
Et dût-on ne rien éprouver,
Il faut toujours leur dire qu'on les aime;
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Maintenant, pour bien faire, il faudrait refuser ce déjeuner. Oui, mais le moyen? Ah! j'ai le repas du chasseur, le morceau de pain solitaire. (*Le mangeant avidement.*) Allons, allons, résignons-nous; en temps de guerre, il ne faut pas être si difficile, et voilà les hostilités qui commencent. D'ailleurs, j'avais besoin de cela. (*Parlant la bouche pleine.*) On ne peut pas chasser toute la journée, et ce sera une distraction sédentaire.

AGATHE, *en dedans.*

C'est bien... c'est bien.

GUSTAVE.

La voici; attention...

(*Il met dans sa poche le reste du morceau de pain, s'essuie la bouche avec la main, s'assied vivement près de la table et prend un livre qui lui tombe sous la main.*)

SCÈNE VI.

AGATHE, GUSTAVE.

AGATHE.

Enfin, monsieur, vos vœux sont exaucés, et

vous trouverez dans la salle à manger tout ce que j'ai pu réunir de mieux... Eh bien, ne m'entendez-vous pas?

GUSTAVE.

Ah! c'est vous, madame! mille pardons. Vous aviez la bonté de m'annoncer...

AGATHE.

Une chose bien intéressante pour vous, le déjeuner!

GUSTAVE.

Eh mon Dieu! c'est vrai, je n'y pensais plus... La lecture de ce roman...

AGATHE.

Vous appelez cela un roman! les œuvres de *Racine*.

GUSTAVE, à part, et jetant les yeux sur le livre.

Dieux! je ne l'avais pas regardé... (Haut.) Eh! mais, s'il est vrai que le meilleur roman soit celui qui peint le mieux les faiblesses du cœur, n'ai-je pas raison de regarder Racine comme le plus tendre et le plus touchant des romanciers?

AGATHE, souriant.

J'aime assez cette idée; mais ce qui m'étonne, c'est qu'elle vous soit venue.

GUSTAVE.

A moi, madame! et pourquoi donc?

AGATHE.

Je ne sais; mais il me semble qu'un grand chasseur tel que vous n'a pas le temps...

GUSTAVE.

N'a pas le temps de penser... n'est-il pas vrai? c'est là ce que vous vouliez dire, et ce mot m'explique pourquoi, depuis trois jours, vous avez si rarement daigné m'adresser la parole.

AGATHE.

Moi!... monsieur...

GUSTAVE.

Je ne vous en fais pas de reproche; c'était par indulgence, par bonté d'âme: vous ne me supposez pas en état de vous comprendre.

AGATHE.

Me préserve le ciel d'avoir jamais de pareilles idées! pour vous le prouver, monsieur, revenons à Racine. Que lisiez-vous?

GUSTAVE, ouvrant le livre et le lui montrant.

Vous le voyez, c'était *Phèdre;* et j'admirais le caractère d'Hippolyte. J'avoue que c'est mon héros; ce ne doit pas être le vôtre, madame, car c'était aussi un chasseur; mais pour moi je trouvais de la vérité dans cet homme qui fuit le monde, qui cherche la solitude des bois, et que l'on croit dur, farouche, indifférent, tandis que sous les dehors les plus insensibles, il cache l'amour le plus tendre. C'était là, madame, le sujet de mes réflexions, et j'y pensais encore quand vous êtes venue.

AGATHE, à part.

Eh! mais, quel changement dans sa manière! Gourville aurait-il raison? (Haut.) Quoi! monsieur, vous croyez que dans le monde, que de nos jours, un pareil caractère est possible?

GUSTAVE.

Oui, madame; il y a beaucoup de jeunes gens que vous croyez fiers et suffisants, et qui ne sont au contraire qu'amoureux et timides. Vous les supposez très contents d'eux-mêmes; du tout, ils ne le sont pas; mais ils veulent cacher sous un air d'intrépidité la gêne ou l'embarras qu'ils éprouvent...

AIR : Que d'établissements nouveaux.

J'en conviens, ils semblent souvent
Tout remplis de leur importance;
Mais un trouble secret dément
Et leur audace et leur aisance :
A des riens prompts à s'attacher,
Ils parlent, dans leur vain délire,
De mille choses... pour cacher
La seule qu'ils n'osent pas dire.

Oui, madame, j'en suis certain, telle personne qui cherchait à vous plaire, s'y est prise beaucoup plus mal, et a moins bien réussi que telle autre dont le cœur était libre et indifférent. (La regardant.) Convenez-en franchement, n'ai-je pas raison?

AGATHE, un peu émue.

Mais vous me faites là une demande à laquelle je pourrais difficilement répondre. Depuis mon veuvage, vivant à-peu-près seule dans cette campagne, je n'ai jamais trouvé personne qui cherchât à me plaire.

GUSTAVE.

Eh quoi! madame, n'ai-je donc pu me faire comprendre? et seriez-vous assez cruelle...

AGATHE, cherchant à sourire.

Cruelle!... oui, vous avez raison... je le serais en effet, si je prolongeais cet entretien. Vous oubliez que, depuis ce matin, vous n'avez rien pris, et que votre déjeuner vous attend.

GUSTAVE.

Eh! madame, de grace, brisons là. Que vous refusiez de m'entendre, je devais le prévoir; et je sens maintenant combien était sage le parti que j'avais pris de vous éviter et de garder le silence; mais enfin, puisque, malgré moi, j'ai osé parler, contentez-vous de me punir par votre indifférence, et n'ajoutez pas, par vos railleries, aux tourments que je souffre déja.

AGATHE, à part.

Que dit-il? (Haut.) Moi! monsieur, d'où viennent ces reproches? qu'ai-je donc fait? de quel crime suis-je coupable?

GUSTAVE.

De quel crime?... Ah! c'est vous maintenant qui ne pourriez pas me comprendre; vous qui vous faites un jeu d'inspirer un sentiment que vous ne sauriez éprouver, vous dont la coquetterie...

AGATHE.

Moi, coquette?... Qui a pu vous donner une

pareille idée? On vous abuse, monsieur, et je tiens trop à votre estime, pour ne pas vous détromper. (Hésitant un peu.) Sans ajouter beaucoup de foi à la tendresse dont vous me parliez tout-à-l'heure...

GUSTAVE.

Quoi! vous pouvez penser...?

AGATHE, le regardant.

Non, je ne vous en crois pas capable. Je n'ai rien fait d'ailleurs qui méritât un pareil procédé; mais c'est un léger caprice, une idée du moment. (En riant.) A la campagne, il faut bien s'occuper.

GUSTAVE.

Et si vous-même, vous vous abusiez? (Avec expression.) Si cet amour était véritable?

AGATHE, émue et changeant de ton.

S'il l'était, je croirais qu'un tel aveu mérite mon amitié, ma confiance, et je répondrais: Cette femme que vous croyez légère et frivole, est susceptible au contraire des sentiments les plus vrais et les plus tendres; mais ses goûts lui font rechercher le calme et la solitude; les vôtres, monsieur, vous appellent dans le monde, où vous êtes destiné à briller. Nous sommes donc peu faits l'un pour l'autre; votre malheur et le mien seraient la suite d'un pareil attachement; et s'il est aussi profond que vous le dites, hâtons-nous d'y porter remède en cessant de nous voir. Voilà ce que je vous dirais, monsieur, si nous en étions là... mais j'ose espérer qu'il n'en est rien, et que vous nous resterez.

(Elle lui fait la révérence, et sort par la droite.)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, seul, la regardant sortir.

Eh bien! elle me quitte, elle s'éloigne. Allons, je ne m'attendais pas à une pareille défense, et j'ai trouvé un adversaire digne de moi. Il y a eu un moment où j'étais fort embarrassé; et si la conversation avait continué, je crois vraiment que j'allais parler de bonne foi et sérieusement. — Bon! quelle idée! il faut bien m'en garder. Il n'y a que cela qui puisse rendre la partie égale; car si je m'avisais d'aimer cette femme-là, je ne serais plus de force. Elle a un art, une finesse! elle ne se livre jamais, et profite de tous les avantages. Malgré cela, j'ai fait ma déclaration, ce qui était le plus difficile, et elle a eu beau faire, j'ai vu qu'elle en était flattée; car sa gaîté, son enjoûment provenaient moins du desir de me railler, que du contentement intérieur qu'elle éprouvait. Allons, le premier pas est fait, continuons.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, GOURVILLE.

GOURVILLE.

Eh bien, mon ami, quelle nouvelle? comment cela va-t-il?

GUSTAVE.

Très bien, mon oncle; et vous aviez raison, elle est charmante, vive, légère, spirituelle et coquette!... coquette d'autant plus redoutable qu'elle affecte de ne pas l'être, et que si je n'avais pas été prévenu par vous, j'y aurais été pris tout le premier.

GOURVILLE.

N'est-ce pas que j'ai bien fait? Tu crois donc que tu finiras par te faire aimer?...

GUSTAVE.

Oui, mon oncle, j'ai bonne espérance; mais c'est plus difficile que je ne le croyais, parceque vous comprenez bien qu'une femme qui est tout-à-fait insensible...

GOURVILLE.

Prends garde, prends garde! c'est que je crois qu'elle ne l'est pas. Tout-à-l'heure, au salon, une de ses tantes lui a parlé d'un jeune homme qu'elle protège, et qui la demande en mariage.

GUSTAVE.

Eh bien, qu'a-t-elle répondu?

GOURVILLE.

Eh! mais elle n'en a pas paru fort éloignée. C'est un homme qu'elle a vu plusieurs fois, et qui a un bel état dans le monde.

GUSTAVE.

Et vous croyez qu'elle accepterait?

GOURVILLE.

Ma foi, si tu ne te dépêches pas de la subjuguer entièrement, elle va profiter du peu de bon sens que tu lui laisses pour faire un mariage raisonnable.

GUSTAVE.

C'est ce qu'il faudra voir! non pas que j'y tienne; car vous sentez bien, mon oncle, que ce n'est que pour notre gageure, mais je veux la gagner.

GOURVILLE.

Eh bien, empêche le courrier de partir, car madame de Melval nous a dit qu'elle allait s'enfermer dans sa chambre pour faire réponse au prétendu.

GUSTAVE.

Elle le refusera, mon oncle; elle le refusera, j'en suis sûr, et je n'ai pas envie de la voir dans ce moment, parceque ce serait montrer trop d'ardeur, trop d'empressement.

GOURVILLE.

Tu as peut-être raison. Et si tu veux, nous irons nous promener ensemble.

GUSTAVE.

Certainement, je ne demanderais pas mieux.

(Lafleur entre, tenant un paquet de lettres.) Mais, tenez, voici Lafleur qui vous apporte vos lettres; je ne veux pas vous empêcher de les lire.

(Gustave prend les lettres des mains de Lafleur et les donne à son oncle.)

GOURVILLE.

C'est bien. (A Lafleur.) Sais-tu où est madame de Melval?

LAFLEUR.

Ces dames sont de ce côté, dans la grande allée.

GUSTAVE, le renvoyant.

C'est bien. Adieu, mon oncle, je vous laisse, je vais dormir une heure dans mon appartement.

GOURVILLE.

Je te le conseille, et sur-tout ne fais pas de mauvais rêves.

(Il s'assied devant la table. Gustave fait semblant d'aller à gauche, où est son appartement; puis il marche sur la pointe des pieds, et sort par la droite, du côté du jardin.)

SCÈNE IX.

GOURVILLE, seul, regardant en dessous, et partant d'un éclat de rire.

A merveille! et si je voulais m'amuser à le suivre, je le trouverais, j'en suis sûr, dans la grande allée. Ah! l'on se cache déja de moi, c'est bon signe, et mon cher neveu est déja pris plus qu'il ne le croit lui-même. D'un autre côté, j'ai vu revenir Agathe: elle était émue, agitée, et deux ou trois fois je lui ai adressé la parole sans qu'elle m'entendît; mais je n'ai pas voulu en parler à Gustave! diable! il se négligerait. Pour le tenir en haleine, il lui faut des obstacles. Encore deux ou trois, et je le garantis amoureux fou. Eh bien! était-ce donc si difficile! voilà deux personnes qui se détestaient; et déja, grace à moi, sans qu'elles s'en doutent... Allons, j'ai eu tort de ne pas me lancer dans la politique; j'aurais fait de grandes choses. Hein... qu'est-ce que c'est?... des lettres de Paris... une de Bagnères. Brisons cette enveloppe. Je m'en doutais, c'est ce qu'un devait m'envoyer, c'est le testament du commandeur. (Lisant les derniers mots.) Comme on me l'avait annoncé, c'est bien moi qui suis son exécuteur testamentaire. Voyons donc un peu les principales dispositions. Dieu! quel préambule! cela ne m'étonne pas; il a toujours été si bizarre, si original! (Il lit.) « De toutes les maladies qui « menacent l'existence d'un vieux garçon, la « plus terrible et la plus tenace de toutes, ce « sont les collatéraux; avec eux, on ne peut « vivre ni mourir en paix. Aussi, j'ai été, nuit « et jour, tellement tourmenté par la présence « assidue de mes excellents parents, cousins, « petits-cousins, arrière-cousins, que j'institue « pour légataire universelle la seule personne « de ma famille qui ne m'ait jamais fait la cour, « et qui ne m'ait jamais rien demandé; la seule « enfin qui, dans ce moment, ne soit pas au- « près de moi, je veux dire Agathe de Melval. » (S'interrompant.) Dieu! madame de Melval... légataire universelle... elle, qui devait à peine espérer une dizaine de mille francs, se trouve maintenant à la tête de plus de cent mille livres de rente! une jeune femme d'une beauté, d'une douceur, d'un caractère angélique... Dieu! qu'est-ce que j'ai fait!... (Reprenant vivement le testament.) Achevons... (Il lit.) « Je desire, mais « sans lui en imposer la condition, qu'Agathe « choisisse pour époux mon ami Gourville, que « je nomme mon exécuteur testamentaire, et « que j'exhorte bien sincèrement à avoir des en- « fants, ne fût-ce que pour déshériter ses col- « latéraux. » Ah! maudit testament! si je l'avais connu...! Donner une femme comme celle-là à mon neveu, quand je pourrais l'épouser, quand le testament m'y autorise, quand elle-même ce matin semblait y consentir! Oui, mais c'est que ce matin son cœur était libre, je n'avais pas de rival, mon neveu n'y pensait seulement pas, et c'est moi qui ai été lui donner des idées...! Allons, allons, rassurons-nous: heureusement, il n'y a pas encore grand mal, les choses ne sont pas bien avancées; et puisque c'est moi qui suis cause de tout, je pourrai toujours, quand je le voudrai, détruire ce que j'ai fait.

SCÈNE X.

GUSTAVE, GOURVILLE.

GUSTAVE.

Ah! mon oncle!... vous voilà!... que je suis content de vous retrouver encore ici!

GOURVILLE.

Est-ce qu'il y a des nouvelles?

GUSTAVE.

D'excellentes... et tout va à merveille.

GOURVILLE, à part.

Ah mon Dieu!

GUSTAVE.

Madame de Melval se promenait dans la grande allée, à côté d'une vieille dame de ses parentes, qui, dans ce moment, par bonheur, a une migraine affreuse. Pour faire le moins de bruit possible, je lui parlais à demi-voix, et de très près. Vous ne vous imaginez pas le charme d'un pareil entretien; il établit une espèce d'intimité et de mystère, c'est presque un tête à-tête.

GOURVILLE, à part.

Dieu! est-il mauvais sujet!

GUSTAVE.

En un tour de promenade, on était fatigué; je me propose pour cavalier, et je pressais légèrement contre moi le plus joli bras du monde.

GOURVILLE.

Comment, monsieur, vous avez osé...?

GUSTAVE.

Oh! ce n'est rien encore. J'ai un peu doublé le pas, nous nous sommes presque trouvés seuls. Alors j'ai mis en usage tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus touchant. J'ai été pathétique, éloquent, j'ai pleuré! enfin, mon oncle, j'ai été content de moi, et je crois qu'on l'a été aussi; car elle était émue : et un autre avantage de ma position, car vous n'avez pas oublié qu'elle me donnait le bras, le bras gauche :

Air du Fleuve de la vie.

De mes discours avec adresse,
Observant l'effet séducteur,
A chaque mot, avec ivresse,
(Montrant son bras.)
Je sentais là... battre son cœur;
Ce trouble, cette douce extase,
Voulaient, par un silence heureux,
Dire *je vous aime*... et ses yeux
Ont achevé la phrase.

GOURVILLE.

Comment! ses yeux ont daigné dire...

GUSTAVE.

En propres termes; mais elle a fait mieux, elle m'a accordé un rendez-vous.

GOURVILLE.

Un rendez-vous!...

GUSTAVE.

Oui. En quittant ces dames, j'ai dit que j'allais entrer au salon, pour y faire de la musique, et je suis sûr que dans un instant elle y va venir.

GOURVILLE.

Pour cela, tu me permettras d'en douter... (A part, regardant dans le jardin.) Dieu! je l'aperçois.

GUSTAVE, avec joie.

Tenez, tenez, mon oncle, la voyez-vous? Ah! que je suis heureux!

GOURVILLE.

Un instant; elle se promène tranquillement sur cette terrasse... et voilà tout...

GUSTAVE.

Mais sans doute, elle ne peut pas venir ici tout de suite. Elle fera négligemment deux tours de promenade; et, avant d'entrer dans son appartement, elle passera *par mégarde*, dans le salon, où elle me trouvera *par hasard*... Voilà toujours comment cela se pratique dans ce que nous appelons un rendez-vous *tacite*.

GOURVILLE, à part.

Je ne l'aurais jamais cru si savant... (Haut.) Mon ami, puisque tu es sûr d'être aimé, voilà le moment de lui déclarer que tout ceci n'est qu'un jeu.

GUSTAVE, un peu embarrassé.

Oui, mon oncle... oui, sans doute; c'est bien là mon intention... d'ailleurs nous en sommes convenus.

GOURVILLE.

C'est bien. Nous allons donc nous divertir, (s'asseyant.) et je vais jouir de ton triomphe.

GUSTAVE.

Comment! vous comptez rester là?

GOURVILLE.

Certainement. Sans cela la gageure est manquée, et notre vengeance est nulle. Songe donc que c'est devant moi qu'elle t'a défié!

GUSTAVE.

C'est pour cela que, devant vous, elle n'osera s'expliquer, ni me faire un aveu. Votre présence va tout gâter.

GOURVILLE.

Eh bien, à la bonne heure.

(Montrant le cabinet à gauche.)

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

D'ici je pourrai vous entendre :
Nous allons rire à ses dépens.

GUSTAVE.

Oui; mais d'abord il faut attendre,
Et feindre les grands sentiments.
(A son oncle, qui est déjà dans le cabinet, et qui tient la porte entr'ouverte.)
Soyez patient, je vous prie;
Vous sentez bien qu'il me faudra
Jouer d'abord la comédie.

GOURVILLE, à part, le regardant.

Je crois qu'il commence déjà.

La voici...

(Il referme la porte.)

SCÈNE XI.

AGATHE, GUSTAVE.

AGATHE.

Quoi! monsieur, vous êtes encore au salon! vous nous aviez quittées pour faire de la musique, et, n'entendant point le piano, je vous croyais sorti.

GUSTAVE.

Non, je n'avais pas encore commencé. (A part.) Dieu! que c'est gênant que mon oncle soit là!

AGATHE.

Eh bien, voulez-vous que nous essayions ensemble ce dernier duo d'*Auber*?

GUSTAVE.

Si vous l'exigez, madame, je suis à vos ordres; mais j'ai tant de choses à vous dire!

AGATHE.

A moi?

(Gourville sort du cabinet, et se tient dans le fond de l'appartement, où il entend la conversation.)

GUSTAVE.

Oui, je veux vous parler du sujet qui m'intéresse le plus au monde, et duquel dépend mon bonheur. Vous vous doutez bien, madame, qu'il s'agit de vous.

AGATHE.

Je croyais que vous m'aviez promis tout-à-l'heure de garder, sur ce chapitre-là, le silence le plus absolu.

GUSTAVE.

Je vous le demande, est-ce possible?... oui, madame, parlez, exigez des preuves, des sacrifices! vous prétendez que j'aime le monde, je l'abandonne pour vous, je renonce à Paris, à tous ses plaisirs. Les lieux que vous habitez seront désormais les seuls qui puissent me plaire, vos goûts seront les miens, vos ordres seront ma loi suprême; et, pour prix de ma tendresse, je ne vous demande qu'une chose...

AGATHE.

Et c'est... ?

GUSTAVE.

De m'assurer que mon amour ne vous est pas indifférent.

AGATHE.

En vérité, je l'ignore; mais quand je le saurai, je vous promets de vous le dire.

GUSTAVE.

En attendant, puis-je espérer que vous ne répondrez pas à la demande de mariage que l'on vous a adressée ce matin?

AGATHE.

J'ai déjà répondu, ma lettre est écrite.

GUSTAVE.

Et vous l'enverrez?

AGATHE, souriant.

Peut-être; tenez, elle est là haut, dans mon appartement, sur mon bureau; allez la chercher, et nous verrons ce qu'il faut en faire.

GUSTAVE, lui baisant la main.

Ah! que je suis heureux!

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XII.

GOURVILLE, AGATHE.

GOURVILLE, à part.

Si je ne préviens pas son retour, c'en est fait de mes espérances.

AGATHE, avec joie.

Ah! vous voilà, monsieur! si vous saviez... votre neveu...

GOURVILLE.

Ce matin, je vous ai parlé de son amour, parceque j'en étais moi-même persuadé; mais je sais maintenant que sa tendresse n'est qu'un jeu.

AGATHE.

O ciel! qui vous l'a dit?

GOURVILLE.

Lui-même. Il m'a confié, en riant, ses projets.

AGATHE.

Ah! le perfide!

GOURVILLE.

Ce n'est de sa part qu'une légèreté, qu'une inconséquence... j'ai cru de mon devoir de vous prévenir; mais ne me trahissez pas.

AGATHE.

Je vous le jure; mais que ne me parliez vous plus tôt! (A part.) N'importe, du moins il ne jouira point de son triomphe.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE *.

GUSTAVE, tenant la lettre dans sa main.

Voici cette lettre; elle est adressée à M. Saint-Elme, avocat.

AGATHE, froidement.

Oui, monsieur.

GUSTAVE.

Puis-je sans indiscrétion vous demander quel en est le contenu?

AGATHE, de même.

J'ai répondu que sa demande m'honorait infiniment, et que je consentais à le prendre pour époux.

GUSTAVE, riant.

Quoi! vraiment, vous lui aviez écrit?

AGATHE.

Oui, monsieur; et comme vous m'avez annoncé que vous partiez pour Paris, je vous prie d'avoir la bonté de la faire remettre à son adresse.

(Elle lui fait la révérence et sort.)

SCÈNE XIV.

GOURVILLE, GUSTAVE.

GOURVILLE, partant d'un éclat de rire.

Ha! ha! le trait est impayable, et l'on ne ferait pas mieux dans la capitale.

GUSTAVE, qui est resté stupéfait et la lettre à la main.

Comment!... il se pourrait...? Qu'est-ce que cela signifie?

GOURVILLE.

Que tu as trop tardé à te moquer d'elle, et que c'est elle qui se moque de toi. Mais c'est ta faute; je t'en avais prévenu. Il n'y a rien d'incertain comme les conquêtes de province.

GUSTAVE.

Je n'en puis revenir encore! Quoi! moi, je serais sa dupe? Tant de ruse, tant de coquetterie!

GOURVILLE.

Au bout du compte, vous n'avez rien à vous reprocher. Bien attaqué, bien défendu.

AIR du Pot de fleurs.

Allons, mon cher, d'où vient cet air sinistre?
Toi qui déja fus vainqueur tant de fois!
De tes hauts faits le siècle tient registre:
Oui, le livre de tes exploits,
Livre où l'amour inscrit chaque conquête,
Est déja tellement complet,

* Gourville, Agathe, Gustave.

Qu'on n'y pourra trouver un seul feuillet
Pour y consigner ta défaite.

D'ailleurs, je te promets le secret.

GUSTAVE.

Eh! que m'importent toutes les railleries dont on pourra m'accabler! elles ne sont rien auprès des tourments que je souffre; car il n'est plus temps de dissimuler, et je dois vous dire la vérité: oui, mon oncle, je l'aime comme un fou.

GOURVILLE.

Que m'apprends-tu là! quoi! cet amour que tu avais voulu feindre... ?

GUSTAVE.

Je l'éprouvais réellement.

GOURVILLE.

Et moi qui t'admirais!

GUSTAVE.

Plaignez-moi plutôt; car, malgré la manière indigne dont elle m'a traité, je ne puis encore m'habituer à l'idée de renoncer à elle. Mon oncle, il faut que je la revoie, que je lui parle.

GOURVILLE.

Puisqu'elle ne t'aime pas...

GUSTAVE.

C'est égal.

GOURVILLE.

Puisqu'elle en épouse un autre...

GUSTAVE.

C'est égal... mon oncle, je veux la revoir.

GOURVILLE.

Et moi, je ne le souffrirai pas; et si tu as totalement perdu la raison, j'en aurai pour nous deux. Qu'est-ce que cela signifie? aller encore t'exposer à ses railleries, à ses mépris; te rendre la fable de toute la société! Allons donc, mon cher, de la fierté, du courage!

GUSTAVE.

Oui, mon oncle; oui, mon bon oncle, je sens que vous me parlez en ami, en ami véritable... tenez, faites de moi ce que vous voudrez, je me laisse conduire par vous; car, dans ce moment, je ne suis pas en état de prendre un parti.

GOURVILLE.

A la bonne heure... Eh bien, il faut retourner à Paris.

GUSTAVE.

Comment!... m'éloigner d'elle!

GOURVILLE.

Ne vas-tu pas recommencer?

GUSTAVE.

Non, mon oncle, non, je vous le promets; et demain ou après-demain au plus tard...

GOURVILLE.

Non pas, mais à l'instant même.

GUSTAVE.

Et comment voulez-vous que je parte ainsi à l'improviste, quand rien n'est disposé?

GOURVILLE.

Ce ne sera pas long... Holà, quelqu'un! (*Lafleur entre.*) Lafleur, entre vite dans cet appartement, (*il désigne la porte d'une chambre à gauche.*) et fais, en cinq minutes, les malles et les paquets de mon neveu. Je t'aiderai s'il le faut.

(*Lafleur entre dans la chambre de Gustave.*)

GUSTAVE.

Mais une voiture...

GOURVILLE.

N'ai-je pas ici ma berline? je te la prêterai: n'ai-je pas mes gens? ils sont à ton service. Crois, mon ami, que dès qu'il s'agit de ton repos et de ta tranquillité... je ne te dis que cela... tu dois me connaître.

GUSTAVE.

Oui, mon oncle, mon excellent oncle, c'est dans des moments comme ceux-là qu'on est heureux d'avoir des parents.

(*S'asseyant près de la table, et écrivant.*)

GOURVILLE.

Eh bien! que fais-tu donc?

GUSTAVE.

Je lui écris, mon oncle.

GOURVILLE.

Qu'est-ce que tu peux lui dire?

GUSTAVE.

Je n'en sais rien, mais je lui écris.

GOURVILLE.

Et à quoi bon? pour essuyer de nouveaux refus? Car apprends tout ce que j'ai fait auprès d'elle en ta faveur, je voulais vous marier ensemble.

GUSTAVE, *se relevant.*

Il se pourrait!

GOURVILLE.

C'était ma seule idée, mon seul but; mais tous mes efforts ont été inutiles. Ainsi, je te le répète, nous n'avons plus rien à faire ici; pour notre honneur, il faut partir. Voici justement Lafleur avec tous tes effets. (*Lafleur sort de la chambre de Gustave; il porte quelques paquets.*) Eh bien! et le chapeau et les gants de mon neveu?

LAFLEUR.

C'est que j'allais d'abord porter ces paquets.

GOURVILLE, *les prenant.*

Donnez, donnez, je m'en charge; je vais les faire placer sur la voiture; en même temps j'envoie chercher les chevaux... la poste est à cent pas d'ici, et dans dix minutes tu seras... nous serons sur la grande route... Car je t'accompagnerai jusqu'à l'autre poste, pour plus de sûreté.

(*Il sort par la droite.*)

SCÈNE XV.

GUSTAVE, puis LAFLEUR.

GUSTAVE.

Quel homme! il ne me donne seulement pas

la temps de me reconnaître... Ah ! quelle idée ! si, pendant qu'il est descendu, je pouvais entrevoir madame de Melval... (A Lafleur, qui lui présente ses gants et son chapeau.) Tiens, mon garçon, voilà une pièce d'or, porte vite ce billet à ta maîtresse... et rapporte-moi la réponse.

(Lafleur sort.)

SCÈNE XVI.

GUSTAVE, seul.

Je lui demande cinq minutes d'entretien... pourra-t-elle me refuser? mais si elle tarde, c'est fait de moi. (Regardant par la croisée du fond.) Voilà déja mon oncle qui a placé tous les paquets sur la voiture... Grand Dieu!... déja les chevaux... Mon oncle donne ses ordres au postillon, au palefrenier... il est par-tout... il se multiplie... le voilà qui m'appelle... (Criant par la fenêtre.) Voilà! voilà... je suis à vous... Et ce Lafleur qui ne revient pas!... Ah! quel bonheur! c'est lui.

SCÈNE XVII.

GUSTAVE, LAFLEUR.

GUSTAVE.

Eh bien ! la réponse?

LAFLEUR, lui montrant la lettre déchirée.

Voilà, monsieur; on l'a déchirée sans la décacheter; et madame a dit devant moi à sa femme de chambre : « Fermez la porte de mon « appartement; je ne veux voir personne, et je « ne descendrai au salon que quand il sera « parti. »

GUSTAVE.

C'en est donc fait!... aucun moyen de parvenir jusqu'à elle!... Elle ne se montrera que quand elle sera bien sûre de mon départ; que quand elle aura entendu rouler cette maudite berline... Dieu! quel projet! s'il pouvait réussir... (Regardant par la fenêtre.) Tout est prêt... le postillon est à cheval, la grande porte de la cour est ouverte... Dans son impatience, mon oncle est déja monté dans la voiture... (A Lafleur.) Lafleur, dix louis pour toi, et autant pour le postillon, s'il exécute mes ordres. Que, sans faire attention aux cris, aux menaces, aux imprécations de mon oncle, il parte sur-le-champ, ventre à terre, pendant l'espace d'une lieue, et qu'il revienne de même.

LAFLEUR.

Comment, monsieur?

GUSTAVE.

Vingt louis pour vous deux.

LAFLEUR.

Mais encore...?

GUSTAVE.

Eh ! va donc... c'est une gageure.

LAFLEUR.

Ah ! c'est une gageure !... Oh ! alors...

(Il sort par la droite.)

SCÈNE XVIII.

GUSTAVE, seul.

Allons, avant que mon oncle soit de retour de sa promenade obligée, j'ai au moins vingt-cinq minutes devant moi. A merveille! Le coup de fouet est donné, les chevaux s'élancent; le pavé de la cour a retenti. Pourvu que ma ruse réussisse, et que le bruit fasse sortir madame de Melval de son appartement! Dieu soit loué! je respire; c'est elle! ne nous montrons pas.

(Il se cache.)

SCÈNE XIX.

GUSTAVE, caché; AGATHE.

AGATHE, entrant et regardant par la croisée.

Grace au ciel, il s'éloigne, il n'est plus ici, le perfide! Oser encore m'écrire! eh! que pouvait-il me dire? Oui, sans doute, furieux de voir ses projets déjoués, il voulait de nouveau chercher à abuser de ma faiblesse, de ma crédulité!... (Regardant autour d'elle.) Sa présence en ces lieux me faisait mal; il me tardait de me trouver seule, et maintenant j'éprouve un froid mortel, un vide affreux. (Mettant la main sur son cœur.) Ah! c'est là que sont mes tourments. J'ai dû le congédier, ne pas lire sa lettre, le bannir de mon cœur; j'ai fait mon devoir; mais je suis trop malheureuse!... Pourquoi maintenant retenir mes larmes? ah! pleurons-le du moins, puisqu'il n'en saura rien.

GUSTAVE, qui s'est approché derrière elle pendant ces derniers mots.

Dieu ! qu'ai-je entendu !

AGATHE, se retournant, et l'apercevant.

Encore ici !... quelle est cette trahison! monsieur, voulez-vous me perdre?

GUSTAVE.

Non, mais je viens à vos pieds implorer ma grace. Malgré vos mépris, je vous adorais toujours; et maintenant que ma tendresse est partagée, j'en mourrai, je crois, d'amour et de bonheur.

AGATHE.

Laissez-moi; espérez-vous me tromper encore?

GUSTAVE.

Moi! jamais... Je vous dois la vérité.

Air de Céline.

Blessé de votre indifférence,
Irrité de votre rigueur,
J'avais d'abord, dans ma vengeance,
Juré de dompter votre cœur;
Oui, je voulais vous séduire et vous plaire;
Oui, je voulais un triomphe complet;

Et tout ce que je voulais faire,
Sans le vouloir vous l'avez fait.

AGATHE.

Ah! dois-je vous croire?

GUSTAVE.

Oui, jamais d'autre pensée n'est entrée dans mon ame; et pour vous le prouver, soyez ma femme, ma compagne, mon amie : daignez accepter ma main.

AGATHE.

Qui? vous... mon mari!... Vous ignorez donc, monsieur, que je n'ai presque rien, que la fortune que j'attends est au moins incertaine; et vous, seul héritier d'un oncle aussi riche, vous qui avez de si belles espérances...!

GUSTAVE.

Ah! que je suis heureux! il est donc un sacrifice que je puis vous faire, une preuve d'amour que je puis vous donner!

AGATHE.

Mais votre oncle daignera-t-il consentir...?

GUSTAVE.

Sans hésiter... Il voulait d'abord nous marier, et il n'y a renoncé que parcequ'il a cru que vous ne m'aimiez pas.

AGATHE.

Lui! au contraire : il voulait nous unir, et il n'a changé d'idée que parcequ'il a cru que vous me trompiez.

GUSTAVE.

Il était comme nous, il était dans l'erreur.

AGATHE.

Il s'abusait sur nos véritables sentiments.

GUSTAVE.

Ce cher oncle! quelle sera sa joie!

AGATHE.

Mais où donc est-il?

(On entend un grand bruit de voiture.)

GUSTAVE

Tenez... le voilà qui revient en berline... (Allant à la fenêtre et criant.) Mon oncle, mon oncle, montez vite! (A Agathe.) Par amitié, par intérêt pour moi, il voulait m'arracher de ces lieux; et ne pouvant me soustraire à son active surveillance, pour faire sortir, lui de la maison, et vous de votre appartement, j'ai imaginé à l'improviste de l'envoyer promener pendant quelques instants.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, GOURVILLE.

GOURVILLE, rentrant, furieux.

Corbleu! qu'est-ce que c'est qu'une pareille plaisanterie? Deux lieues en un quart d'heure! et j'avais beau crier : Arrête! arrête, postillon!...

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Sans m'écouter il courait ventre à terre,
Comme le vent il devait m'entraîner.

GUSTAVE*.

Ce n'était rien, calmez votre colère,
Car c'est moi seul qui venais d'ordonner...

GOURVILLE.

Comment! c'est toi qui m'as fait promener!

GUSTAVE.

Pour m'obéir il était à son poste.
(Montrant Agathe.)
Mais apprenez qu'enfin j'obtiens sa main;
Pendant que vous couriez la poste,
J'ai fait bien du chemin.

AGATHE.

Oui, monsieur, apprenez notre bonheur.

GUSTAVE.

Partagez notre ivresse.

AGATHE.

Nous nous sommes expliqués.

GUSTAVE.

Nous nous sommes tout avoué...

AGATHE.

Il ne voulait pas me tromper.

GUSTAVE.

Elle n'aime que moi.

GOURVILLE.

Comment!... il se pourrait! voyez pourtant ce que c'est que de s'entendre!...

AGATHE.

Mais nous n'oublierons jamais votre généreuse amitié.

GUSTAVE.

Ni vos excellentes intentions.

AGATHE.

C'est à vous que nous devons tout.

GUSTAVE.

Notre bonheur est votre ouvrage.

GOURVILLE.

Eh bien! eh bien! mes enfants, qu'est-ce que je voulais? qu'est-ce que je demandais? de vous voir unis; et pour en arriver là, je peux me vanter que vous m'avez donné assez de mal.

GUSTAVE.

O le meilleur des parents!

GOURVILLE.

Oui, tu as raison, le meilleur des parents, car tu ne sais pas encore tout ce que je te donne...

GUSTAVE.

Non, mon oncle, je vous l'ai déja dit, et je vous le répète encore, je ne veux rien de vous ni de votre fortune....

GOURVILLE, à Agathe.

Concevez-vous qu'il ne veuille même pas me laisser la satisfaction de lui faire un sort? mais, corbleu! si vous refusez mes bienfaits, il faudra bien que vous acceptiez ceux de mon ami le commandeur. (A Agathe, lui donnant le testament.) Tenez... légataire universelle, et cent mille livres de rente!

* Gustave, Gourville, Agathe.